Document généré le 5 juin 2025 13:45

Recherches sociographiques

Loomervale : un cas de désintégration sociale

Émile Gosselin et M.-Adélard Tremblay

Volume 1, numéro 3, 1960

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055033ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055033ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gosselin, É. & Tremblay, M.-A. (1960). Loomervale : un cas de désintégration sociale. *Recherches sociographiques*, *1*(3), 309–342. https://doi.org/10.7202/055033ar

Résumé de l'article

Sous la direction du Dr Alexander H. Leighton, psychiatre et anthropologue, de 1' Université Cornell, des spécialistes de disciplines diverses ont, de 1950 à 1958, poursuivi des recherches intensives dans «m comté rural de la Nouvelle-Écosse. L'objectif des recherches était d'approfondir la nature des rapports entre la désintégration sociale et le déséquilibre psychologique sous toutes ses formes. Émile Gosselin et M.-Adalard Tremblay ont participé à ces investigations; ils consignent ici leurs principales observations sur un hameau qu'ils ont plus particulièrement étudié. Cette description ethnographique de "Loomervale" illustre les principes théoriques énoncés par les mêmes auteurs dans un article de la revue Service social (9, 3, octobre 1960): "Le continuum pauvreté-prospérité ; son utilité en tant qu'indicateur de désintégration sociale".

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOOMERVALE : UN CAS DE DESINTEGRATION SOCIALE *

Sous la direction du Dr Alexander H. Leighton, psychiatre et anthropologue, de l'Université Cornell, des spécialistes de disciplines diverses ont, de 1950 à 1958, poursuivi des recherches intensives dans un comté rural de la Nouvelle-Ecosse. L'objectif des recherches était d'approfondir la nature des rapports entre la désintégration sociale et le déséquilibre psychologique sous toutes ses formes. Emile Gosselin et M. Adélard Tremblay ont participé à ces investigations; ils consignent ici leurs principales observations sur un hameau qu'ils ont plus particulièrement étudié. Cette description ethnographique de "Loomervale" illustre les principes théoriques énoncés par les mêmes auteurs dans un article de la revue Service Social (9, 3, octobre 1960): "Le continuum pauvreté-prospérité : son utilité en tant qu'indicateur de désintégration sociale".

I

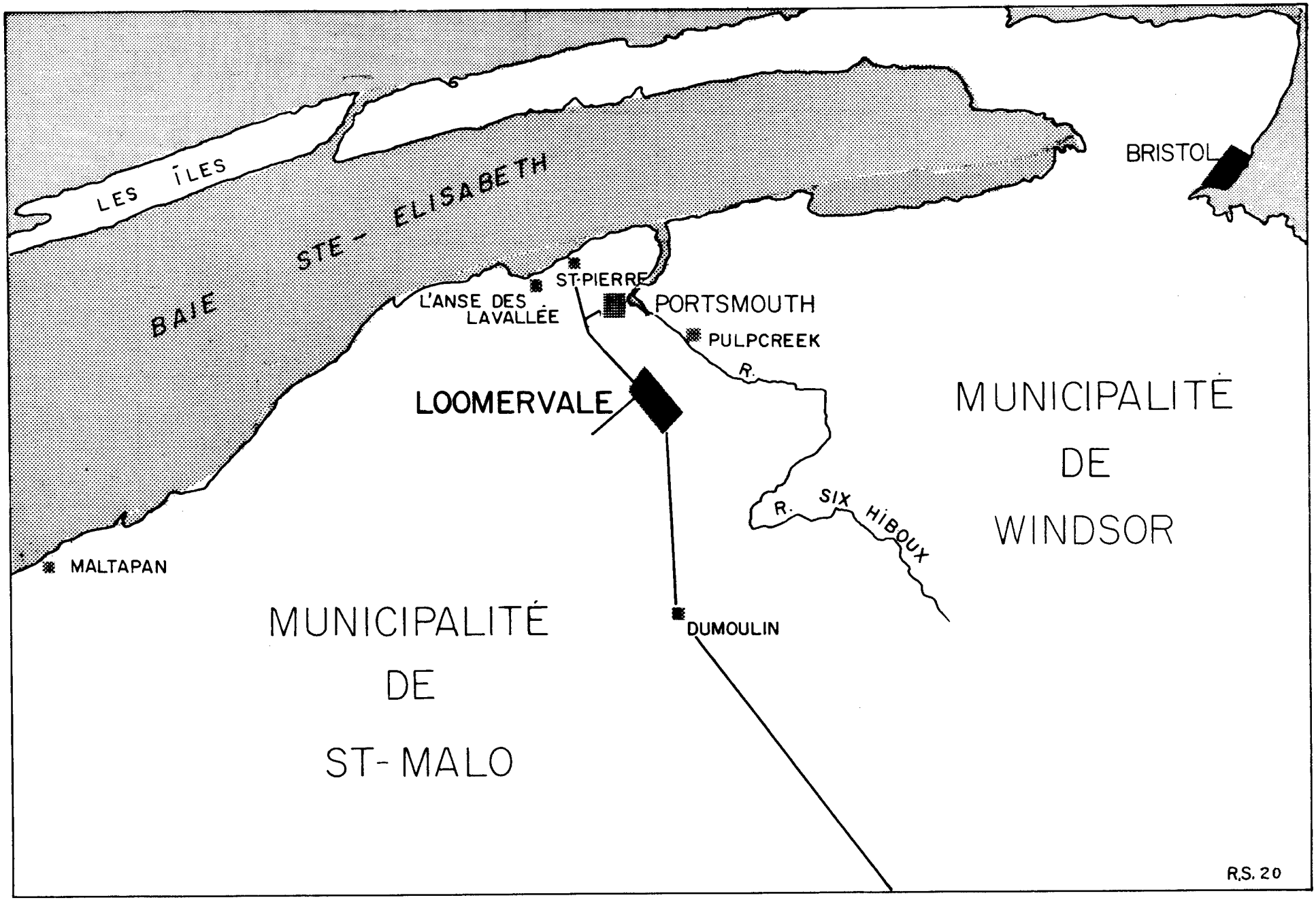
LE HAMEAU ET LE MILIEU ENVIRONNANT

Le hameau de Loomervale est situé dans le comté de Stirling [1], comté rural de l'ouest de la Nouvelle-Ecosse. La population de Stirling est de

* Les auteurs tiennent à souligner la collaboration de plusieurs de leurs collègues du Groupe de recherches sur le comté de Stirling (The Stirling County Study). Ils remercient plus particulièrement le directeur de la recherche, le Dr A. H. Leighton, de même que Charles C. Hughes, Dorothea C. Leighton, Allister M. Macmillan, Seymour Parker et Robert N. Rapoport. Bien qu'ils associent les noms de plusieurs de leurs collègues américains à ce travail, les auteurs conservent l'entière responsabilité du présent article.

L'étude du comté de Stirling a été entreprise par l'Université Cornell avec la collaboration du Ministère de la Santé publique de la Nouvelle-Ecosse et celle des Universités Acadia et Dalhousie. La Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval a aussi apporté une aide précieuse. Des subventions ont été accordées par la Carnegie Corporation, le Ministère fédéral de la Santé et du Bien-Etre, le Ministère de la Santé publique de la Nouvelle-Ecosse et le Milbank Memorial Fund. A ses débuts, l'étude reçut l'appui de l'American Philosophical Society, de l'Université Cornell de la Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research et de la Rockefeller Foundation.

[1] Tous les noms de lieux et de personnes cités sont des noms fictifs.



CARTE DE LOCALISATION

(Les noms de lieux sont des noms fictifs).

quelque 20,000 habitants; des Acadiens d'origine française et des Anglo-Canadiens y résident, en nombre à peu près égal. Pour fins administratives, le comté est divisé en deux municipalités : celle de Saint-Malo, habitée principalement par les Acadiens, et celle de Windsor, à prédominance anglaise. Une route constitue la ligne de démarcation entre les deux municipalités; c'est le long de cette route, sur un territoire restreint et isolé, que sont situées les dix-huit maisons qui forment le hameau de Loomervale. Les vingt-deux familles de la localité groupent environ cent dix personnes.

Sur le plan religieux, la population du hameau est rattachée aux groupes ayant leur église à Portsmouth, centre semi-urbain et de caractère bi-ethnique de la municipalité de Windsor. Du point de vue de l'administration scolaire, Loomervale fait partie de la municipalité de Saint-Malo. Les habitants du hameau, en majorité d'expression anglaise et de foi protestante, se reconnaissent toutefois plus d'affinités avec les résidents des villages anglais de la municipalité de Windsor.

Le village de Loomervale est entouré de toutes parts de vastes étendues de terre en friche ou d'épais boisés. Les propriétés sont séparées les unes des autres par d'étroites bandes de terre perpendiculaires à la route. Bien que la plupart des chefs de famille soient propriétaires de leur maison et du fonds de terre sur lequel elle est bâtie, l'ensemble du territoire se partage, en réalité, entre huit propriétaires fonciers; ceux-ci n'ont cédé que des parcelles à des parents désireux de s'y établir.

Le visiteur qui, venant de la côte longeant la baie Sainte-Elisabeth, arrive à Loomervale, découvre tout d'abord une clairière, où il aperçoit, échelonnées sur une distance d'environ un quart de mille, une école d'une seule pièce entourée de broussailles et quatre ou cinq maisons. Les murs de l'école n'ont pas été peints depuis des années et plusieurs des carreaux des fenêtres sont brisés. Une impression de pauvreté se dégage dès ce premier contact.

Au-delà de l'école, on aperçoit, des deux côtés de la route, de très vieilles maisons, de dimensions diverses, mais toutes dans un état de délabrement avancé. Les abords sont jonchés de débris : carcasses rouillées d'autos, de camions ou de voitures de ferme, vieux pneus, etc.. Aucun terrain n'est entretenu. Ce qui reste des anciens bâtiments est à l'abandon. Ici et là, avec les quelques matériaux que l'on a pu récupérer, on a construit soit un petit poulailler, soit une écurie, soit un abri pour le bois de chauffage. Mais tout donne l'impression d'être à demi complété. Ainsi, à mesure que se prolonge la visite, les premières impressions se confirment. A quelques exceptions près, toutes les maisons sont de véritables cabanes, ne reposant

sur aucune fondation permanente; les murs ne sont recouverts que de papier goudronné fixé à l'aide de lattes.

Pénétrons à l'intérieur de l'une de ces cabanes ne comptant qu'une seule pièce. La porte d'entrée a été grossièrement "rapiécée" avec de petits morceaux de tôle. Le plâtre des murs est craquelé et même complètement disparu à certains endroits par suite de l'infiltration de l'eau à travers le toît. Au mur, quelques tablettes en bois à peine dégrossi sur lesquelles s'entassent des vêtements sales et en lambeaux. Au plafond est fixé un fil de fer auquel on accroche la lampe au cours de la soirée. Trois fenêtres minuscules laissent pénétrer un peu de lumière. Les carreaux qui ne sont pas déjà remplacés par des pièces de carton ou de bois sont craquelés et enduits d'une épaisse couche de graisse noircie par la fumée et la poussière. Devant les fenêtres, ni rideaux, ni draperies, ni stores. Le plancher de la cabane est fait de madriers entremêlés de planches mal assorties. Au centre, un poêle de camp avec un tuyau dirigé directement vers le toît. L'ameublement comprend une table cahotante — recouverte d'un tapis ciré sans âge ni couleur, fixé sur la table avec de grosses broquettes —, une seule chaise droite, une berceuse, de vieilles caisses en bois — faisant sans doute office de chaises — et un banc. A la droite de la porte d'entrée, dans un coin très sombre, partiellement séparé de la pièce commune par un rideau, on aperçoit trois "grabats" superposés; c'est là que dorment le père, la mère et les enfants.

Attitudes des résidents du comté à l'égard des habitants du hameau

La population du comté de Stirling entretient un sentiment général de dédain à l'égard des résidents de Loomervale. Cette attitude dominante se traduit dans des normes de comportement qui interdisent toute relation sociale soutenue avec les habitants du hameau et, à plus forte raison, le mariage avec l'un ou l'autre de leurs enfants. Les Acadiens, plus encore que les Anglo-Saxons des communautés avoisinantes, les situent à un très bas niveau de l'échelle sociale. Pour l'Acadien "moyen", les habitants du hameau sont métissés et incapables de retracer leurs ancêtres; ils sont lâches et paresseux, comptant sur le gouvernement pour vivre, et très menteurs; ils ont perdu leur langue et leur foi ainsi que tous les attributs positifs associés à de solides convictions religieuses.

L'image négative que se fait la population acadienne catholique des résidents du hameau tient, d'une part, aux différences entre les niveaux de vie des deux populations et, d'autre part, aux divergences fondamentales qui les opposent sur le plan des idéaux de comportement. Chez les Acadiens,

l'intensité du sentiment religieux de même que la solidité de la famille sont des nécessités fondamentales; leurs attitudes dominantes se rapportent à ces thèmes et ceux-ci constituent leurs principaux points de répère quand ils jugent d'autres groupes. Cette image plutôt négative du hameau, l'Acadien d'aujourd'hui l'a héritée de ses prédécesseurs qui l'ont élaborée à partir de leurs contacts personnels avec la population de Loomervale. De façon générale, l'Acadien vivant dans la région de Baie Ste-Elisabeth accepte avec difficulté que "quelqu'un ayant du sang français dans les veines" perde sa langue. L'abandon de la langue ne sera accepté que s'il est pleinement justifié par des motifs d'ordre économique. Mais, l'Acadien ne tolérera, sous aucun prétexte, la perte de la foi. La transgression de cette norme entraîne irrémédiablement la perte de l'identité ethnique acadienne.

Le résident de Loomervale, au contraire, n'attache que peu d'importance à l'ascendance familiale et à l'identification à un groupe ethnique particulier. L'acceptation comme membre de la communauté tient à très peu d'exigences formelles. Il suffit que celui qui désire établir domicile au hameau ait des liens de consanguinité ou d'affinité avec les familles originales, qu'il s'exprime dans la langue anglaise et qu'une famille du hameau l'accepte à titre de parent ou de résident. De plus, l'appartenance nominale à une confession religieuse suffit, à condition que les enfants manifestent dans leurs comportements publics qu'ils ont reçu quelques principes religieux élémentaires. Bref, ce qui prime chez les habitants de Loomervale, ce sont les liens de parenté et les liens de propriété, tandis que, chez les Acadiens de Baie Ste-Elisabeth, l'appartenance à l'Eglise catholique et les valeurs nationales constituent le fondement culturel du groupe.

L'Acadien catholique de Saint-Malo explique la situation économique précaire des résidents du hameau et leur dégradation sociale par leur immoralité, celle-ci résultant d'une désaffection à l'égard de la religion. L'apostasie des Acadiens qui se sont établis à Loomervale fut, selon lui, le résultat de l'assimilation. Les enfants nés d'unions mixtes étaient destinés à une vie de débauche et d'immoralité. En d'autres termes, en apostasiant, ces Acadiens auraient du même coup rejeté les valeurs acadiennes traditionnelles: l'importance d'une pratique religieuse éclairée et fervente, la nécessité d'une éducation familiale basée sur le respect de l'autorité et la pratique des vertus et, en dernier lieu, l'apprentissage des habitudes de travail, d'économie et d'abnégation.

L'Acadien se sent supérieur à l'habitant de Loomervale sur tous les plans, particulièrement sur celui de la moralité. Le cas de Loomervale lui sert d'exemple quand il veut démontrer que les unions mixtes sont préjudiciables au maintien des caractéristiques héréditaires acadiennes. Le propriétaire d'une industrie importante nous confiait l'impression sans réserve qu'il

s'était faite des gens du hameau :

> " Les gens du hameau, constituent une racaille épouvantable, qui possède les plus bas niveaux de moralité que je connaisse. Ils appartiennent à une autre classe de gens que les Acadiens. Ils sont plus pauvres que nous et nous ne nous mêlons guère à eux".

L'un des fondateurs de Loomervale était un Acadien d'expression française apparenté à l'une des grandes familles acadiennes de Saint-Malo. On parlait de lui en termes élogieux. On le décrivait comme l'un des capitaines les plus fameux de son époque, comme un constructeur de navires de grande expérience. Au moment de son mariage à une jeune fille anglo-protestante de Loomervale, il se convertit au protestantisme; ses enfants furent élevés dans la langue de leur mère. Une fois mariés, ceux-ci furent plutôt malheureux en ménage :

> " C'était fatal, d'une génération à l'autre il y eut détérioration des moeurs et abaissement des niveaux de vie".

Les Anglo-Saxons du comté évaluent les habitants du hameau de la même façon que les Acadiens. Ils refusent de les considérer comme faisant partie de leur groupe et expliquent leur geste comme étant une désapprobation de leurs conduites, qui sont, selon eux, en contradiction avec les valeurs anglo-saxonnes traditionnelles.

Le hameau : une unité sociale

Il est difficile d'imaginer qu'une population comme celle de Loomervale, aussi isolée des communautés environnantes, rejetée par la majorité d'entre elles, puisse accepter une existence dans pareil milieu et même se cramponner à d'aussi faibles possessions. Mais Loomervale possède des traits qui lui sont propres, qui identifient ses habitants et donnent à ceux-ci un sentiment de solidarité.

Pour les résidents de la localité, Loomervale n'est pas un simple district scolaire. Les seuls critères administratifs ne peuvent expliquer la solidarité communautaire. Celle-ci tient sans doute tout d'abord à la similitude des conditions de vie : pauvreté, parfois extrême en certains foyers, promiscuité en nombre de cas, faible degré d'instruction, emplois inférieurs et mal rémunérés, chômage chronique, etc.. Mais ces circonstances n'expli-

quent pas entièrement le sentiment d'appartenance à la même communauté. Ce qui donne à Loomervale son identité sociale, c'est une tradition, un certain mode de possession et de transmission de la propriété privée, de même que les caractères particuliers des structures familiales et du genre de vie des familles.

La plupart des vingt-deux familles du hameau descendent en ligne directe des pionniers venus des environs de la rivière Wabash. Ces derniers se sont établis, il y a de cela plus d'un siècle, en pleine forêt, à la limite des municipalités de Saint-Malo et de Windsor et à quelque distance de Portsmouth et de l'Anse des Lavallée, deux centres commerciaux fort actifs, même à l'époque. Le territoire concédé aux pionniers, à l'origine, était immense. De nombreuses ventes de terres à des exploitants de l'extérieur ont, avec les années, considérablement réduit le domaine propre des habitants de Loomervale. Une portion du territoire est toutefois constamment demeurée la propriété des descendants des familles pionnières ou des familles qui leur sont devenues alliées par le mariage.

Pour fonder un foyer à Loomervale, ou pour y acquérir droit de propriété, il fallait être de la lignée ou devenir apparenté à celle-ci par le mariage. Ainsi rattachés les uns aux autres par les liens du mariage et du sang, détenant des propriétés transmises d'une génération à l'autre, faisant face aux mêmes dangers et étant aux prises avec les mêmes problèmes économiques et sociaux, vivant dans un état presque complet d'isolement depuis l'origine, les habitants de Loomervale ont forgé entre eux des liens profonds.

II

EVOLUTION TECHNOLOGIQUE ET EVOLUTION SOCIALE

1. Le cycle traditionnel de travail et de vie

L'histoire de Loomervale a débuté, nous l'avons vu, il y a plus d'un siècle. Des descendants de Loyalistes établis à l'intérieur de la municipalité de Windsor décidèrent d'exploiter de nouvelles régions forestières situées près de la côte française. Ainsi, une première famille du nom de Mix fonda Loomervale. Elle obtint près de deux mille acres de forêt en concession. Au

même moment, la famille Baxter vint également s'y établir. Quelques années plus tard, la localité accueillit les familles Tangiro et Boisjoli, deux familles d'ascendance française. La plupart des pionniers étaient protestants et de culture anglaise. L'ancêtre Tangiro avait épousé une demoiselle Mix avant sa venue à Loomervale et renoncé à ce moment-là, au catholicisme. Les Boisjoli étaient les seuls catholiques acadiens d'origine, mais ils étaient de langue anglaise. Les premières familles obtinrent de larges concessions forestières qu'elles-mêmes et leur descendance s'employèrent résolument à exploiter.

Les habitants de Loomervale connurent, dès les débuts, une existence extrêmement rude. Un sentier serpentant dans la forêt reliait entre elles les cabanes de bois rond où logeaient les premières familles. Une seule route reliait les communautés de l'intérieur à la nouvelle agglomération; l'état de la route et du sentier était d'ailleurs tel qu'il fallait utiliser des boeufs et de grosses charettes comme moyen de locomotion. Les femmes fabriquaient tous les vêtements et en tissaient souvent le matériel. La localité était dépourvue d'école et les personnes les plus instruites enseignaient aux enfants dans leurs foyers respectifs.

Jusqu'en 1880, environ, les maisons qui servaient d'école étaient également utilisées, à tour de rôle, pour les offices religieux auxquels présidaient soit un pasteur ambulant, soit des habitants de Loomervale. Les jours de fête, la population se transportait à Portsmouth ou dans d'autres communautés de l'intérieur pour assister à l'office divin. Un septuagénaire de l'endroit nous déclare :

> " Nos parents étaient profondément religieux. Maintenant, je crois que nous le sommes nous-mêmes à peine, si nous nous comparons à eux. Il y a soixante-dix ans, l'église baptiste de Short Cut n'était pas encore construite. Les services religieux avaient lieu dans les maisons, sauf les rares fois où nous nous transportions dans une autre communauté. Depuis la construction des églises, il n'y a plus d'offices religieux dans les maisons. "

Cet informateur continue en expliquant qu'il y eut à un moment donné suffisamment de membres appartenant à l'église baptiste pour rendre nécessaire la construction d'une église à Loomervale même. Quant aux membres de la Christ Church, ils continuèrent à tenir leurs offices dans les maisons jusqu'à la construction d'églises de cette confession dans les villages voisins. Cependant, le Christ Church fit des gains aux dépens de l'église baptiste et, finalement, le nombre des fidèles étant devenu insuffisant, il fallut fermer l'église baptiste de Loomervale. Comme celle-ci menaçait de s'effondrer, on l'a démolie, il y a plusieurs années.

Les habitants de Loomervale n'ont jamais voulu transformer leur localité en un centre de colonisation ou d'agriculture. Depuis toujours, ils se sont considérés d'abord et avant tout comme des exploitants forestiers. Les pionniers défrichèrent seulement quelques acres de terre, c'est-à-dire suffisamment pour cultiver un petit jardin et pour élever quelques boeufs, animaux indispensables au transport des personnes et du matériel. Chaque foyer possédait quelques animaux laitiers et des moutons qui fournissaient la laine que l'on transformait en tissu, à Loomervale même.

Toute la vie économique et sociale de Loomervale, avant la crise de 1930, était reliée aux divers cycles de l'exploitation forestière. Au cours de l'été, la main-d'oeuvre locale possédait quelques loisirs et elle les utilisait à cultiver les jardins, réparer les bâtiments, faire les foins et couper une partie du bois de chauffage. A l'automne, les gens abattaient les arbres sur leur propre lot et dès les premières neiges, l'on transportait ce bois à l'aide des attelages de boeufs sur la glace des rivières, en prévision du flottage du printemps, ou encore près des routes ou des bâtiments. Parfois, l'étendue de la coupe sur le domaine familial ou dans les forêts environnantes était suffisante pour justifier l'engagement d'équipes comprenant jusqu'à cinquante hommes recrutés sur place ou dans les communautés voisines. La période de septembre à février était donc consacrée à l'abatage et au transport des billots, soit dans la localité même, soit encore dans les communautés du voisinage.

En période d'inactivité forestière, les habitants de Loomervale, tout comme ceux des autres villages, s'adonnaient à la pêche et à la chasse dans les bois environnants. Avec la fonte des neiges débutait le flottage des billots; on y travaillait à son compte ou, le plus souvent, pour le compte d'une compagnie exploitant de vastes concessions forestières, loin à l'intérieur des terres. La main-d'oeuvre locale se rendait alors en forêt pour de longues périodes(jusqu'à la mi-été) et participait aux opérations de la coupe, du charriage et du flottage. Des divers endroits de l'intérieur, les billots étaient dirigés vers les scieries de la côte. Le bois était ensuite transporté à l'Anse des Lavallée ou à Portsmouth, deux des plus importants ports locaux. Durant l'été, la main-d'oeuvre qui n'était pas requise pour le travail en forêt pouvait trouver de l'emploi dans les nombreuses petites scieries situées le long de la côte.

Entre le début du siècle et la crise des années 1930, il faisait bon vivre à Loomervale. Sans être à l'aise, les habitants de l'endroit jouissaient d'un minimum de confort. Les maisons avaient une apparence de solidité et elles étaient bien entretenues. Pouvant tirer profit des meilleures essences forestières, la communauté avait prospéré normalement depuis ses débuts.

Le gouvernement avait substitué de bonnes routes gravelées aux sentiers. La communauté possédait son école, son église, et les gens de l'endroit, sous l'oeil prudent du pasteur ou des "deacons", donnaient l'impression de vivre une existence normale. Un informateur, décrivant la population qui vivait à Loomervale entre 1900 et 1930, nous dit :

> " Quand j'étais jeune, c'était vraiment plaisant que de vivre ici. Nous avions de bons foyers et les gens se comportaient comme il le faut. Il n'y eut qu'une seule naissance illégitime entre 1900 et 1930. Ce que vous voyez aujourd'hui aurait été impensable alors. Les foyers désunis n'existaient pas. L'on se mariait jeune, certes, mais seulement lorsqu'on était en état de faire vivre convenablement une femme et des enfants. Personne ne s'adonnait régulièrement à la boisson. Les débits clandestins n'existaient pas. Sans dire que nous étions mieux qu'ailleurs, nous n'avions aucune raison de nous faire remarquer. Tandis qu'aujourd'hui..."

2. Facteurs d'évolution : les changements technologiques et la crise économique de 1930

Dans les débuts, le faible degré de mécanisation des opérations forestières ainsi que l'absence de moyens de transport rapides obligeaient les exploitants forestiers à utiliser une main-d'oeuvre fort nombreuse, répartie dans une foule de petites exploitations. Jusqu'à l'avènement du moteur à vapeur, tout le bois était scié en madriers, à la main, avec la grande scie (up-down jigger). Les poutres étaient très souvent équarries uniquement à la hache. Les techniques alors en usage rendaient donc nécessaire une forte décentralisation de la coupe et des autres opérations forestières. Des moulins mus par la force de l'eau existaient, certes, à quelques endroits; les cours d'eau étaient toutefois trop peu nombreux et leur débit, trop erratique, pour qu'il fût possible d'établir un grand nombre de ces moulins.

L'avènement du moulin à vapeur et l'introduction progressive de techniques améliorées de sciage et de transport du bois allaient permettre une exploitation de la forêt moins dépendante des forces de la nature. On pouvait par ailleurs établir les moulins à scie tout près des lieux de la coupe. Dès lors, les opérations forestières pouvaient être centralisées, planifiées, et entreprises sur une vaste échelle. Les grandes compagnies, avec le consentement tacite des gouvernements, instituèrent alors une politique de concentration des meilleurs boisés.

L'amélioration des routes et la multiplication des camions et des automobiles permirent aux entrepreneurs de recruter leur main-d'oeuvre à l'é-

chelle du comté plutôt que d'avoir uniquement recours à des travailleurs vivant à proximité des chantiers.

La pulperie située à quelques milles de Loomervale ferma ses portes au début de la crise. La demande de bois étant disparue, les coupes cessèrent. Certaines compagnies forestières qui réussirent tant bien que mal à résister à la dépression parachevèrent le processus de concentration des domaines forestiers. Ces divers domaines devinrent intégrés à d'immenses concessions forestières qui demeurèrent longtemps à peu près inexploitées. C'est ainsi que, pendant quelque dix ou douze années, la main-d'oeuvre locale s'est trouvée en chômage. Il est à noter que, dans l'industrie forestière de la Nouvelle-Ecosse, l'état de crise a duré de 1930 jusqu'à 1942.

3. Les conséquences des changements technologiques et de la crise

Les effets des changements technologiques et ceux de la crise de 1930-1942 sont encore aujourd'hui vivement ressentis par les résidents du hameau de Loomervale. Ces événements ont profondément affecté leur genre de vie traditionnel, ainsi que le montre l'examen de l'évolution des modes de revenu, du cycle de travail, de l'apprentissage et de l'image que se fait d'elle-même la population de la localité.

a) Mode de revenu

La population de Loomervale n'a toujours pu compter, pour sa subsistance, que sur une seule ressource : la forêt. Les activités de type agricole ont toujours été considérées comme accessoires par la population locale. La communauté a donc été, depuis ses débuts, un véritable village forestier dont la population vivait de revenus obtenus sous deux formes principales : 1) la vente du bois coupé sur le lot familial; 2) le travail salarié. Au tout début, la première forme de revenu semblait la plus importante. Mais, dès avant la crise, par suite d'un accroissement de la population, d'une hausse du niveau de vie dans la localité et de la concentration des domaines forestiers, les domaines familiaux ne pouvaient plus suffire à assurer un niveau de vie convenable à toute la population locale. Le régime du salariat dans des activités forestières prit alors une importance dominante. Les changements technologiques et les conséquences de la crise ne firent qu'accentuer l'état de dépendance de la communauté sur le plan économique.

b) Cycle de travail

Les activités forestières auxquelles s'intégrait la vie locale avant la crise étaient fort décentralisées et requéraient une main-d'oeuvre nombreuse, capable d'effectuer divers travaux : construction de camps, établissement de chemins de hâlage d'été comme d'hiver, évaluation des boisés, abatage, charriage, flottage, sciage, mesurage, équarrissage à la hache, etc.. Les activités se déroulaient selon un cycle de travail bien défini qui assurait à la population une certaine stabilité du point de vue de l'emploi et du revenu. Les activités locales permettaient en outre aux jeunes générations de s'initier aux diverses techniques propres à chacune des tâches liées à l'exploitation forestière. Dès la sortie de l'école, l'enfant était presque considéré comme un adulte; il accompagnait les plus vieux de la famille ou de la communauté dans leurs travaux en forêt.

La politique d'exploitation que suivaient jadis les petits exploitants était adaptée assez exactement aux besoins des individus et des groupes reliés à ces petites exploitations. Après la concentration des domaines forestiers, les politiques de conservation et d'exploitation des grandes compagnies étaient sans doute plus rationnelles, du point de vue économique, et plus avantageuses pour la province dans son ensemble, mais elles étaient de nature à jeter le désarroi parmi les populations locales qui, jusque là, vivaient au rythme des exploitations forestières dirigées par de petits propriétaires.

Jusqu'à la crise, les gens de Loomervale et des environs détenaient un quasi-monopole sur les divers emplois forestiers. Les progrès technologiques récents exigent des spécialistes dans les diverses phases d'exploitation et placent en état de concurrence les habitants des localités situées près des forêts et ceux des autres localités du comté. En outre, l'établissement des camps forestiers permanents ou semi-permanents, dirigés par les compagnies elles-mêmes et requérant une main-d'oeuvre permanente et souvent spécialisée, n'allait pas nécessairement s'effectuer dans les territoires immédiatement adjacents aux localités qui vivaient principalement de la forêt avant l'intervention des grandes compagnies. Enfin, une fois acquise par une compagnie, une forêt auparavant exploitée par la population locale pouvait être fermée pour des années à venir, si le nouveau propriétaire la destinait à constituer une réserve.

c) L'apprentissage

La dépression économique de 1930-42 a maintenu la population en état de chômage pendant plus de dix ans. Seule, la guerre a permis un

regain d'activités, mais dans des secteurs qui n'étaient pas directement reliés aux activités forestières. Ceux qui avaient moins de vingt ans au début de la crise sont sortis de la période de guerre sans posséder aucune expérience valable du travail en forêt. Ceux qui avaient déjà acquis une bonne expérience en forêt se trouvaient incapables d'initier leurs fils aux travaux forestiers. Ainsi la communauté présente un contraste frappant. Quelques chefs de famille de plus de quarante ans possèdent une vaste expérience de la forêt, mais sont incapables de transmettre leurs connaissances en ce domaine à leurs fils. Cette situation est due au manque de ressources forestières libres dans la communauté et à l'absence de débouchés dans les grands domaines forestiers situés à proximité de la localité, ceux-ci faisant partie des réserves des compagnies. A cause de leur âge plus avancé, plusieurs chefs de famille sont empêchés d'aller travailler dans des endroits éloignés et d'y amener leurs fils. L'autre groupe formé des pères de famille de moins de quarante ans a été oisif pendant les longues années du chômage et du début de la guerre. Ils ignorent les techniques d'exploitation forestière, surtout les plus nouvelles. Ils sont donc condamnés, à toutes fins pratiques, sauf de rares exceptions, à subsister à l'aide d'emplois instables, mal rémunérés, requérant un minimum de compétence; souvent, ces emplois les obligent à travailler loin de la communauté. Ils ne peuvent transmettre qu'un très mince bagage de connaissances à leurs fils; ces derniers doivent attendre jusqu'à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans avant de commencer à gagner leur vie — alors qu'avant la crise, il n'était pas rare de voir un garçon de quatorze ou quinze ans accompagner son père en forêt.

d) Sentiment d'infériorité économique

L'habitant de Loomervale ne peut pas assumer le coût de l'équipement moderne que requiert aujourd'hui l'exploitation forestière. Pour travailler à l'année longue, l'habitant du hameau aurait de nos jours besoin d'un camion, d'un tracteur, de traîneaux spéciaux, de chargeuses, de scies à chaînette, etc.. Ainsi, l'habitant de Loomervale, ne possédant pas l'expérience ou le capital requis par la spécialisation des tâches, occupe un rang encore plus bas dans l'échelle des occupations : il est devenu simple journalier.

La forêt n'est plus pour Loomervale, surtout pour la jeune génération, une réalité qui fait partie de la fibre même de la communauté. Elle est devenue une chose qui appartient "aux autres" et qui emprisonne, car elle isole de tout.

Naguère, maître de lui-même et des territoires environnant son village, l'habitant de Loomervale est aujourd'hui réduit à un état d'infériorité

et de servitude : il est devenu un simple manoeuvre travaillant à temps partiel pour des "étrangers". Il continue cependant à vivre encore parmi ceux de son sang, sur un territoire isolé, sur un sol qui ne vaut rien, mais auquel il tient, pour lui et ses descendants, parce qu'il en est encore le maître et le propriétaire. Son attachement à son petit territoire, malgré sa faiblesse économique, berce en lui une illusion qui le rattache à des réalités historiques : celle de vivre l'existence d'un homme libre.

III

CARACTERISTIQUES DEMOGRAPHIQUES

1. Stagnation de la population

Le nombre des habitants de Loomervale a très peu varié depuis le début de la crise de 1930. Depuis cette époque, aucun logement nouveau n'a été construit dans la localité. Deux facteurs principaux peuvent expliquer la stagnation de la population.

a) L'absence de ressources locales et les subdivisions successives des terres dans la localité ne permettent pas au hameau d'absorber un plus grand nombre de personnes. Les difficultés de se trouver un emploi sont déjà considérables pour les résidents de l'endroit; les jeunes pensent d'ailleurs à émigrer et à fonder des foyers dans des endroits où les possibilités d'emploi sont plus nombreuses. Un informateur nous déclarait à ce sujet :

> " Il n' y a pas moyen de mettre sur pied quoi que ce soit par ici. Les personnes les plus ambitieuses ont quitté le pays, je veux bien dire celles qui possédaient le plus d' imagination et qui étaient les plus actives. Elles nous ont quittés et elles ont fait fortune ailleurs, de même que tous ceux avec qui elles se trouvent maintenant. Vous ne trouvez plus de ces personnes ici. Voilà pourquoi rien ne va plus. "

b) La population de Loomervale est "exclusive" en ce sens qu'elle se refuse à absorber des familles immigrantes qui ne seraient pas apparentées aux familles propriétaires de lots et qui, au surplus, ne possèderaient

pas déjà un lopin de terre dans la localité. Au cours d'une période de trente années, une seule famille a réussi à s'implanter à Loomervale et elle a eu énormément de difficultés à s'intégrer au milieu.

2. La structure des âges

Selon les renseignements que nous avons recueillis dans les quinze foyers où nous avons distribué un questionnaire, 85% de l'ensemble de la population a moins de quarante ans et moins de 10% des habitants ont plus de cinquante ans. La base de la pyramide des âges est extrêmement large : les jeunes âgés de moins de vingt ans forment 67% de l'ensemble de la population et les jeunes âgés de 10 à 19 ans, 28%.

Dans 75% des familles, les époux se sont mariés avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. L'âge moyen des parents est ainsi relativement peu élevé, ce qui explique le grand nombre d'enfants en bas âge dans chaque foyer. Dix foyers sur quinze comptent plus de six personnes et cinq d'entre eux comptent de dix à treize personnes. Le nombre d'enfants demeurant au foyer diminue avec l'âge. Lorsque les enfants dépassent l'âge de dix-sept ans, ils commencent à émigrer et tous ont d'habitude quitté le hameau avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, à l'exception des quelques individus qui fondent un foyer à Loomervale même.

3. L'émigration des jeunes : tendances nouvelles

La coutume locale veut que l'on se marie vers l'âge de 19 ans. Sauf s'ils espèrent recevoir en héritage le bien paternel, les garçons cherchent à s'établir ailleurs très tôt. Ainsi, cinquante-trois pour cent des garçons ont définitivement quitté la communauté avant d'avoir atteint l'âge de dix-neuf ans. A cause des liens étroits de parenté entre les gens de la localité, les jeunes filles peuvent difficilement songer à fonder un foyer à Loomervale même. La coutume locale réprouve les mariages consanguins. Les jeunes filles sont, par ailleurs, rarement appelées à aider leurs parents et elles ne peuvent trouver d'emploi dans la localité même.

On constate toutefois, depuis quelques années, un certain ralentissement du rythme de l'émigration des jeunes; en outre, la majeure partie des jeunes qui émigrent continuent à habiter le comté. Ce ralentissement dans l'émigration des jeunes nous apparaît relié à deux causes principales, l'une

d'ordre politique, l'autre d'ordre économique et culturel.

Autrefois, les Etats-Unis absorbaient une bonne partie du surplus de la population locale. Parmi ceux qui quittaient Loomervale, plusieurs allaient également s'établir à demeure au Nouveau-Brunswick et seulement une infime minorité s'établissaient dans le comté de Stirling ou ailleurs dans la province de la Nouvelle-Ecosse. Il est maintenant quasi impossible d'émigrer aux Etats-Unis, à cause de nouveaux règlements d'immigration, et le Nouveau-Brunswick ne semble plus offrir le même attrait aux émigrants de Loomervale.

Grâce à l'amélioration des moyens de communication, les jeunes de Loomervale peuvent aujourd'hui travailler dans divers endroits du comté au début de leur vie active, sans avoir à quitter définitivement le foyer familial. Ils suivent en cela l'exemple de leurs parents dont la majorité travaillent surtout à l'extérieur, et souvent en des endroits du comté assez éloignés de Loomervale. Plutôt que de risquer des échecs en cherchant à s'établir à l'extérieur du comté et dans les autres provinces, la jeune génération tient à demeurer dans un entourage qui lui est plus familier. N'étant initiés à aucun métier, les jeunes acceptent au début des emplois de simples journaliers, dans diverses industries du comté, espérant ainsi se familiariser avec les progrès technologiques avant de se diriger vers des régions où les possibilités d'emploi sont plus grandes. Contrairement à ce qui se passait autrefois, ils font eux-mêmes leur propre apprentissage. Ils conquièrent donc très tôt leur autonomie sur le marché du travail et au sein de la famille; mais, et c'est là le paradoxe, ils tiennent moins qu'autrefois à quitter définitivement leur milieu d'origine. Avant de rompre les liens avec leurs familles, ils veulent être assurés de pouvoir jouir d'un niveau de vie convenable après leur départ.

4. Stabilité des ménages

Près de 80% des chefs de famille interviewés ou leurs épouses ont passé plus de vingt ans dans la communauté; 46% y vivent depuis trente ans. Etant donné le mode de transmission de la propriété aux enfants du sexe masculin, il n'est pas étonnant de constater que la plupart des maris sont nés à Loomervale (patrilocalité) et y ont passé leur enfance et leur adolescence. Tous ces chefs de famille descendent des familles des premiers colons. Par suite des liens de parenté très étroits entre les familles, les jeunes garçons désirant fonder un foyer à Loomervale épousent des jeunes filles nées dans d'autres communautés (une forme d'exogamie). Ainsi, sur quatorze épouses,

dix sont de l'extérieur. L'immigration dans Loomervale tient donc uniquement au fait que les fils ou filles de propriétaires ont épousé des personnes venant d'autres milieux. Depuis trente ans, aucune famille n'a laissé le hameau. Lorsqu'un foyer se brise, par suite d'un décès ou d'une séparation, le conjoint qui demeure seul va vivre chez un de ses enfants, à Loomervale même.

IV

SITUATION ECONOMIQUE ACTUELLE

1. Organisation économique et niveau de vie

La forêt constitue la seule ressource locale exploitée par les gens du hameau. Mais la plupart des bons lots à bois ont été vendus aux grosses entreprises forestières. Les quelques lots qui demeurent la propriété de la population sont épuisés. Il reste très peu de bois de sciage et les gens coupent chaque année de faibles quantités de bois de pulpe. Les propriétaires ne consacrent donc que très peu de temps à l'exploitation de leurs lots. Le revenu qu'ils en retirent ne peut, en aucun cas, leur assurer même le minimum de subsistance. Ainsi, la majeure partie de la main-d'oeuvre locale est obligée de trouver un gagne-pain dans d'autres communautés.

Nous avons déjà vu qu'il ne s'est fait pratiquement aucune culture dans Loomervale depuis son établissement. Les gens s'intéressent à peine à cultiver un petit jardin et à élever quelques poules. Ils doivent importer presque tous les produits laitiers, les fruits et les légumes consommés sur place.

Loomervale compte un seul moulin à scie. Il est opéré par Sam Mix et un de ses garçons. Ce moulin mu à la gazoline n'a qu'un faible rendement et sert à transformer les billots en madriers. En général, le moulin transforme le bois venant des autres communautés et la période de production ne dure que quelques jours chaque année.

Les magasins et restaurants les plus proches sont situés à plusieurs milles du hameau. Pour satisfaire à quelques rares demandes, deux propriétaires de la localité ont construit deux petites cantines en bordure de la route,

vis-à-vis leur maison. Ces cantines sont fort populaires chez les plus jeunes. La plus grande de ces cabines est d'environ 8' x 12'. Sur les rares tablettes, on aperçoit moins qu'une douzaine de boîtes de conserves, quelques paquets de tabac à pipe, des cigarettes et des bonbons pour les jeunes. On ne peut s'y faire servir aucun repas chaud. Les breuvages que l'on vend ne sont pas réfrigérés. Les cabines ne possèdent ni comptoir, ni mobilier. Pour s'asseoir, il faut utiliser quelques vieilles caisses de bois. L'une de ces cabines n'a même pas de plancher. L'on y marche sur la terre battue. Le propriétaire de l'une de ces cabines possède un projecteur de films qu'il utilise pour sa tournée hebdomadaire des salles paroissiales dans le comté. Deux fois la semaine, il projette des films sur un petit écran installé au fond d'une grange à demi démolie de la localité. Le prix d'admission est minime et on fait toujours salle comble. Dans le "cinéma" improvisé, il faut assister debout à la séance cinématographique.

Parmi ceux qui forment la population active de Loomervale, deux travailleurs seulement possèdent un métier; les autres n'ont aucune occupation bien définie. Ce sont des manoeuvres travaillant, selon les circonstances, comme camionneurs, comme employés de la voirie, comme débardeurs ou comme bûcherons. Les jeunes de quatorze à dix-sept ans en particulier sont très souvent en chômage.

La main-d'oeuvre locale est faiblement rémunérée. Les personnes plus âgées qui passent la majeure partie de leur temps à Loomervale gagnent à peine $500 par an, ce qui indique nettement la faible productivité des lots forestiers de la localité. Ceux qui travaillent à l'extérieur gagnent de 40 à 75 cents l'heure, les ouvriers les plus qualifiés pouvant recevoir jusqu'à $1.00 l'heure. Même chez ces derniers, le revenu annuel se situe entre $1,000 et $1,800 seulement, ce qui indique qu'ils sont souvent en chômage. Bien qu'en général, les employeurs de l'extérieur les considèrent comme de bons travailleurs, les gens de Loomervale ne sont assignés qu'à de rudes travaux manuels ne requérant aucune compétence. Comme ce genre de travail est des plus instables, la main-d'oeuvre locale passe constamment d'un employeur à l'autre.

Le faible revenu des familles de Loomervale suffit à peine à satisfaire leurs besoins essentiels; il ne permet aucunement une amélioration de leurs conditions de vie. Bien que quelques-unes parmi les plus anciennes maisons et quelques récentes cabanes possèdent l'électricité, très peu disposent d'eau courante. Pas une seule maison ne possède une toilette à l'intérieur. Quelques familles seulement ont une lessiveuse et un rudimentaire réfrigérateur électrique. Aucun foyer ne possède le téléphone. On compte, dans la localité, six automobiles de vieux modèles.

Quand des difficultés majeures se présentent, particulièrement en cas de maladie, la population locale doit recourir aux divers services de l'assistance publique de la municipalité ou de la Province. Les travailleurs sociaux visitent souvent les foyers les plus miséreux et leur prodiguent plusieurs formes de secours.

2. Attitudes à l'égard du travail

Nous avons déjà fait allusion aux stéréotypes et clichés qu'entretiennent les populations du comté au sujet de la ferveur religieuse et de la moralité des habitants du hameau; ces attitudes imprègnent également l'image que ces populations ont du résident du hameau en tant que travailleur. La main-d'oeuvre locale est souvent décrite, par la population du comté, comme étant "peu qualifiée, paresseuse, s'adonnant aux pratiques désavouées sur les chantiers de travail". Les sentiments des employeurs sont plus pondérés. A quelques exceptions près, ils considèrent que la main-d'oeuvre locale a une valeur égale à celle de l'ensemble du comté. Ils notent cependant qu'ils manquent de formation professionnelle et qu'ils s'adaptent ainsi plus difficilement à des tâches requérant une habileté technique ou une longue expérience. Quelques travailleurs seulement correspondent à l'image populaire décrite plus haut. Décrivons maintenant la constellation des attitudes des gens du hameau vis-à-vis le travail en général et leur travail en particulier.

En général, le travail manuel et rude est hautement estimé par la population de l'endroit. Cette attitude est d'ailleurs conforme à la tradition de la communauté et à son credo religieux. En effet, la religion leur enseigne que l'oisiveté enfante le malheur, que la paresse représente l'une des pires calamités et que l'amour du travail de même que l'application au travail sont des vertus à cultiver. La main-d'oeuvre locale est constamment en conflit avec ces normes par suite de l'irrégularité de l'emploi et de l'insuffisance des revenus.

Leur religion défend l'oisiveté, mais la crise économique força les habitants de Loomervale à demeurer oisifs durant près de dix ans. La population est sortie de cette récession économique avec un sens de la fatalité; cette fatalité n'était pas liée à des forces surnaturelles mais à des puissances financières. En effet, les travailleurs du hameau considèrent que ce sont les gros intérêts financiers et les capitalistes qui sont responsables de la fermeture de la forêt et du chômage. Les emplois maintenant disponibles sont dévalorisés par la population locale parce qu'ils manquent d'attrait et d'intérêt — comparativement au travail en forêt — et qu'ils n'assurent

que des salaires "de famine". Le travailleur se sent dominé par des forces impersonnelles, inconnues, sur lesquelles il n'exerce aucun contrôle. Il constate que la tradition locale du travail est en voie de devenir désuète et lui sert trop peu sur le marché du travail. Il ne se sent d'ailleurs aucunement porté à transmettre à ses enfants les connaissances techniques qu'il a acquises par expérience. Il n'a plus l'impression de dominer la forêt, d'y régner en maître absolu. Il a même perdu droit de regard sur la forêt et, du même coup, sa fierté professionnelle; il n'a plus le sentiment d'être un des éléments importants du rouage économique et de remplir une tâche nécessaire. Il en est venu à concevoir sa vie comme un échec lamentable; ce sentiment contribue à accroître son désarroi psychologique.

La famille, en tant qu'unité sociale et psychologique, a subi les contre-coups de ces modifications du statut du travailleur de Loomervale. Le chômage généralisé, qui a caractérisé la période suivant immédiatement la seconde guerre mondiale, a accéléré la scission entre le rythme de l'exploitation des ressources et le cycle familial. Les cadres familiaux ont éclaté sous l'impact de cette seconde crise économique. Les rôles traditionnels du père et de la mère sur le plan de la socialisation de leurs enfants se vidaient de sens, devenaient dysfonctionnels. Le foyer devenait incapable d'intégrer la vie économique, sociale et religieuse de ses membres. L'enfant a construit de son père une image marquée par l'échec et la frustration; s'identifier à lui devenait donc difficile. Il a appris très tôt à le considérer comme un égal, à réclamer son indépendance pour finalement le rendre responsable de ses propres échecs.

Abandonnés par leur clergé, incapables de saisir le sens des forces qui agissaient sur eux, montrés du doigt par la génération montante, les chefs de famille de la vieille génération sont devenus indifférents. Qu'il s'agisse de leur sécurité financière ou de l'avenir de leurs enfants, ils se sentent dépassés, enclins au découragement et au pessimisme. Ils n'ont plus les ressources pour réagir devant les situations qu'ils doivent affronter. C'est l'image même d'une société anomique, telle que la concevait Emile Durkheim.

V

CARACTERISTIQUES CULTURELLES

1. Pratiques religieuses et sentiments religieux

> " Nos parents étaient profondément religieux. Maintenant, je crois que nous le sommes à peine, si nous nous comparons à eux.(...) Mais si les vieux, que nous qualifions de très religieux, avaient été exposés à notre mode de vie, je crois qu' ils n' auraient pas été mieux que nous. Ils étaient religieux certes, mais ils étaient frustes et rudes. S' ils avaient eu à faire face aux mêmes circonstances, ils ne seraient peut-être pas allés à l' église tous les dimanches... Ils avaient peu d' amis en dehors du cercle de leur famille... L' église, le service religieux constituaient la seule façon de se faire des amis. Ils n' avaient pas à combattre des tentations de toutes sortes. Ils n' avaient pas d' autos, de routes, de cinéma, de journaux, absolument rien qui puisse les distraire de la recherche du salut éternel. Je vous dirai ceci : les gens sont tous les mêmes, dans les mêmes circonstances. Nous sommes moins religieux maintenant, nous avons élargi le cercle de nos amis. Moins isolés que dans les vieux temps, nous passons plus de temps à visiter nos amis et moins de temps à l' église. "

Bien qu'ils reconnaissent leurs propres déficiences au point de vue moral et religieux, les habitants de Loomervale ne croient pas qu'ils soient pires que le reste de la population du comté. Ils admettent qu'à divers points de vue — pouvoir politique, organisation sociale, standard de vie, qualification au travail — les habitants du comté, plus particulièrement les Acadiens français, leur sont supérieurs. Mais ils croient que leur vie religieuse est aussi bonne que celle des Acadiens.

Les habitants de Loomervale attribuent une bonne partie de leur marasme au fait que les autorités religieuses les ont pratiquement abandonnés à leur sort et qu'elles n'influencent nullement l'école, la famille ou la vie économique de la communauté. Ils croient qu'avec une participation plus active du clergé catholique et protestant, la vie familiale pourrait être raffermie et l'éducation laïque et surtout religieuse relevée. Il est notoire que le clergé ne met pratiquement jamais les pieds dans la communauté sauf pour visiter les malades, et encore! La population se sent écartée des diverses églises, sur le plan de la participation aux activités, et du point de

vue de la doctrine. Autrefois, les services religieux avaient lieu dans la communauté et certains habitants de l'endroit occupaient des postes de responsabilité dans l'administration ecclésiastique. Aujourd'hui, il semble qu'ils en sont écartés systématiquement.

Quelles que soient les raisons les plus profondes de leur abstention, la plupart des habitants du hameau, surtout chez les plus jeunes, fréquentent rarement l'église. Les plus âgés croient que la grande partie de la population a abandonné la pratique religieuse, parce que les pasteurs n'enseignent plus la vraie doctrine et qu'ils ne jouent plus leur rôle de chefs dans la communauté.

Les chefs les plus religieux de la localité ont, à l'égard de la religion, une attitude "fondamentaliste". Etre religieux, c'est suivre la Bible à la lettre et s'y conformer. Ceux qui lisent la Bible en donnent une interprétation littérale. Pour eux, l'Eglise doit leur être visible, personnifiée par ses pasteurs, intégrée au groupe et à la vie de la communauté. Le pasteur doit en outre vivre selon l'enseignement strict de la Bible. Toute interprétation intellectuelle doit être rejetée. Pour être vraie, une religion doit avoir des chefs dignes d'elle, c'est-à-dire des chefs qui sont à la fois des modèles civils et religieux. Les membres, eux aussi, doivent être dignes de leur religion. Ils doivent interpréter littéralement la Bible aux autres et l'appliquer de même aussi littéralement que possible à leur propre vie. Le chrétien doit être logique avec lui-même et la Bible. Il ne doit pas boire, blasphémer, tomber dans l'adultère, jouer aux cartes, etc.. Il doit travailler fort et s'occuper de sa famille, de ses enfants, de ses parents. Un habitant de Loomervale qui fut autrefois "diacre" nous rapporte ceci :

> " Les pasteurs n' enseignent plus la vraie doctrine. Dans nos églises, ils sont trop enclins à montrer uniquement les aspects les plus enjolivés de la religion, sans mentionner qu' il nous faut éviter l' enfer et gagner le ciel. C' est tout comme si les pasteurs s' étaient donné pour tâche de nous faire monter au ciel en vingt-cinq leçons faciles. Ils nous parlent d' amour fraternel, de la grâce, d' un ciel tout en sucre; mais jamais un mot de l' enfer, du péché, de la vengeance divine. Toute leur prédication tourne autour de la foi seulement. Mais ils n' ont rien à dire sur la nécessité du sacrifice, des bonnes oeuvres et de l' espérance. "

En général, les chefs de familles ont des justifications beaucoup plus simples pour expliquer leur tiédeur religieuse. Les uns affirment qu'ils ne se sentent pas à leur aise, parce qu'ils craignent d'être remarqués à cause de leur pauvreté ou encore parce qu'ils ont l'impression de ne pas être pleinement acceptés par leurs co-paroissiens. D'autres signalent que Dieu est

partout et qu'il n'est pas essentiel de le prier à l'Eglise. D'autres sont agnostiques ou incroyants et sont en désaccord plus ou moins complet avec les positions théologiques et morales de leurs Eglises respectives. D'autres, enfin, n'ont pas les ressources financières pour défrayer le coût du transport à l'église ou encore pour habiller et chausser convenablement leurs enfants. Nous avons nous-mêmes remarqué une liaison entre la pratique religieuse, d'une part, et le statut socio-économique, d'autre part : on trouve une ferveur religieuse plus intense chez les personnes qui jouissent d'un niveau de vie élevé, tandis que la tiédeur et l'indifférence caractérisent les attitudes des groupes de statut inférieur à l'égard de la religion.

Les sentiments religieux du plus grand nombre paraissent les justifier de ne recourir que le moins possible aux services médicaux de l'assistance publique et, en général, à des secours venant de l'extérieur. Plusieurs informateurs nous ont déclaré en substance :

> " La science ne peut rien faire pour améliorer notre santé. Nous sommes entre les mains de Dieu et nous ne guérissons que par l'effet de sa volonté. Si c'est la volonté de Dieu que nous soyons malades ou en santé, nous n'y pouvons rien et pas davantage les médecins. "

Cette philosophie ne les empêche cependant pas d'avoir recours aux médecins, lorsque les soins à domicile ou les potions des charlatans ne réussissent pas.

L'attitude de la population locale vis-à-vis la maladie, tout comme celle qui la caractérise en ce qui a trait au chômage et aux autres désastres mineurs ou majeurs, en est une où se mêlent, à la fois, des sentiments de fatalité et de résignation. Cette absence de réaction à l'endroit de l'infortune semble bien indiquer une façon traditionnelle de vivre, une philosophie globale, où la mort, la maladie, le désastre font partie du paysage. Au moment où elle frappe, l'infortune crée un désarroi momentané. Mais la vie reprend vite son cours normal, puisque c'est la volonté de Dieu. Cette attitude est renforcée par la solidarité qui existe entre les membres de la communauté. Ils ont l'impression que la communauté leur prêtera secours en cas de désastre majeur.

2. Les loisirs

A quelques exceptions près, nous avons trouvé les foyers de Loomervale dans un état de saleté quasi-incroyable. Il est vrai que le délabrement des maisons incite très peu au maintien de la propreté. Les femmes limitent leurs efforts à faire la cuisine et la lessive et semblent disposer de beaucoup de temps libre. On les retrouve constamment par groupes de deux ou trois, à échanger les dernières nouvelles. Les femmes ne s'adonnent pas à la cueillette des petits fruits qui sont pourtant abondants et que l'on pourrait vendre ou consommer sur place. Elles ne s'occupent nullement de jardinage et dédaignent prendre soin des animaux. Un informateur nous déclarait que les femmes voient d'un mauvais oeil les travaux à l'extérieur. Les hommes passent la majeure partie de leur temps à travailler en dehors du village et ne reviennent parfois qu'en fin de semaine. Il n'y a personne pour s'occuper des travaux autour de la maison. Tout en notant que les jeunes garçons sans emploi sont "incontrôlables" et ne veulent pas travailler "pour rien", un informateur soulignait que ce peu d'enthousiasme des épouses et jeunes filles pour certains travaux manuels expliquait la très faible production maraîchère et agricole de l'endroit. Les femmes ne semblent pas non plus connaître l'art de coudre ou de tricoter. Tout est acheté "tout fait" et l'on porte les vêtements jusqu'à ce qu'ils deviennent des haillons.

Les liens inter-familiaux sont très étroits et les visites sont fréquentes à l'intérieur de la communauté. Les hommes et les femmes se réunissent en groupes séparés. Ils retournent très tôt dans leurs foyers respectifs. Quelques hommes ont la réputation de consommer de la boisson, mais il semble que ce soit là le fait d'un petit nombre que l'on voit constamment ensemble et que le reste de la communauté tient à maintenir à l'écart. En général, la majeure partie de la population favorise la plus stricte tempérance. Peu de foyers possèdent des appareils de radio. A cause de leurs sentiments religieux, les habitants de l'endroit ne s'adonnent pas aux jeux de hasard. La danse est inconnue dans la communauté. En outre, la communauté ne possède aucun terrain de jeu. Aussi, on ne voit jamais personne jouer à la balle, même chez les plus jeunes. Le cinéma (une grange à demi démolie) constitue le seul endroit où l'on retrouve ensemble presque tous les membres de la communauté — deux fois par semaine environ.

Lorsque les hommes sont en chômage, ou durant le week-end, ils s'occupent parfois de chasse et de pêche, sans nullement se soucier des lois de protection. Quant aux plus jeunes, ils flânent ici et là dans les divers foyers ou autour des deux restaurants.

En général, les moments de loisir ne sont nullement employés à des fins constructives. Dans deux foyers seulement, on fait couramment la lecture de la Bible. La plupart des foyers reçoivent les journaux, ce qui permet d'alimenter la conversation avec ceux qui n'ont pas le moyen de les recevoir.

3. La vie familiale; le leadership

> " Nous avions un beau village autrefois. Aujourd'hui c'est vraiment pourri. Pourquoi ? On n'éduque plus les enfants, on les laisse pousser comme de l'herbe. Les enfants ne font plus de religion, ne prient plus, se conduisent comme de vrais sauvages... Ils ne nous portent plus respect et nous laisseraient crever de faim..."

La plupart des parents du hameau se plaignent des difficultés qu'ils éprouvent à bien éduquer leurs enfants. Sur le plan des idéaux de comportements, ils acceptent les avantages d'une bonne instruction et d'une solide formation religieuse. Dans la pratique, cependant, très peu de parents se soucient d'exiger une meilleure instruction à l'école primaire ou insistent pour que leurs enfants assistent aux cérémonies religieuses et aux prêches du pasteur. Au fait, s'ils n'y étaient pas contraints par la loi, très peu se soucieraient d'envoyer leurs enfants à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans. Aucun de ces jeunes ne poursuit ses études au-delà de l'âge fixé par la loi. Plusieurs même demandent des exemptions sous le prétexte qu'ils doivent aider leurs parents dans leurs travaux. Durant notre séjour, trois écolières ont été retirées de l'école avant l'âge de quatorze ans, car elles allaient être mères durant l'année scolaire.

En réalité, malgré certains idéaux encore vaguement entretenus dans le hameau, les parents ne s'attendent pas vraiment à l'obéissance de la part de leurs enfants. S'ils les gardent à l'école, c'est par crainte de perdre les allocations familiales. Nous avons d'ailleurs interrogé nombre d'enfants et ils n'espèrent rien d'utile de leur séjour à l'école locale : "On n'a pas besoin d'instruction pour conduire un camion et un tracteur ou encore pour bûcher". Les parents croient que les enfants devraient travailler dès leur sortie de l'école. Mais il n'y a rien à faire au foyer et le manque d'emploi les empêche de s'initier à un métier quelconque. Le chômage et le désoeuvrement sont donc le lot des jeunes de moins de dix-huit ans.

Les parents eux-mêmes sont très confus quant à l'avenir de leurs enfants. Le chômage et les changements technologiques ont rompu le lien

naturel entre la main-d'oeuvre locale et les divers emplois forestiers. Le niveau d'aspiration des parents s'en est trouvé fort affecté. Ne sachant plus quelles qualifications leurs enfants devraient posséder pour faire face à la vie, les problèmes d'orientation les désemparent. Ils n'insistent même plus auprès des enfants pour qu'ils aient un comportement social décent.

Des parents regrettent que leurs enfants soient moins qualifiés qu'eux-mêmes, mais ils sentent que, de toute façon, les qualifications jadis exigées ne valent plus dans un contexte socio-économique différent. Ils se sentent totalement impuissants devant des forces sur lesquelles ils n'ont aucun contrôle.

Cette confusion que l'on trouve chez les parents au sujet des objectifs idéaux de la vie et des moyens concrets de les atteindre est encore plus forte chez les plus jeunes. Plus particulièrement, ils considèrent que les Eglises n'ont aucune planche de salut à leur offrir et que l'école locale ne peut les conduire nulle part, dans l'état actuel de l'enseignement primaire. On ne retrouve donc pas dans la communauté un ensemble de valeurs ou d'attitudes qui faciliteraient aux jeunes une adaptation raisonnable aux nouvelles conditions économiques et sociales.

Le bas niveau d'aspiration et de moralité chez les adolescents et les réactions plus ou moins violentes que cette situation entraîne chez les parents sont à la source de nombreuses accusations. On blâme les autres, soit le clergé, soit la commission scolaire de Saint-Malo qui enverrait des maîtres de troisième classe, soit encore le voisin — mais jamais on ne se met personnellement en cause. On projette son hostilité sur les autres dans le seul but de se justifier et de trouver des coupables. Une famille est au centre même de ces maux. "Elle est la pomme gâtée qui a fait pourrir toute la communauté." Un résident du hameau définit ainsi la situation :

> "Ce que vous voyez aujourd'hui aurait été impensable il y a trente ans. Prenons par exemple la famille de Pammy Kline. Pammy venait du Marais. Elle avait alors deux enfants. Elle en a eu beaucoup d'autres depuis, c'est vraiment honteux la façon dont ils les ont élevés. Imaginez ce que les enfants apprennent, quand les parents, les enfants, les oncles, tantes, cousins et cousines vivent tous dans une seule pièce."

Selon un autre informateur, toutes les filles de Pammy, sauf une, et deux de ses garçons furent parents d'enfants avant leur mariage et aucun d'eux n'a marié celui ou celle avec lequel il avait eu un enfant. Deux des garçons et deux des filles de Pammy Kline se sont mariés à des résidents

du hameau. Ces enfants sont tous infidèles à leurs conjoints. L'un d'eux, au moment du décès de sa femme, abandonna sa fille chez Pammy. A cet endroit, cette jeune fille cohabita avec son oncle paternel et eut un enfant. Une autre petite-fille de Pammy eut un enfant de l'homme qu'elle épousa par la suite. Une des propres filles de Pammy donna naissance à deux enfants avant de contracter mariage avec un homme qui n'était pas le père putatif de ces deux enfants. Par la suite, elle eut huit enfants de son époux légitime, devint veuve, et peu après, devint enceinte d'un inconnu avant de se remarier avec un autre. Quand Dave, le mari de Pammy, mourut en 1948, l'enterrement religieux lui fut refusé par toutes les Eglises. On l'enterra finalement dans un cimetière désaffecté de Loomervale. Un des vieux citoyens du hameau déclare au sujet de ce couple :

> " Dave et Pammy n'avaient aucune religion... Avant de marier Pammy, Dave était reconnu comme un coureur. Par après, il se tranquillisa et tant qu'il vécut, il força Pammy à garder sa place. Dave était un journalier. On ne pouvait dire qu'il buvait. Mais il vendait de la boisson qu'il fabriquait lui-même. Il s'est fait rarement attraper. Quand il mourut, Pammy se mit à courir après les hommes, et Dieu sait comment... Pammy vit maintenant avec quatre de ses petits-enfants qu'elle garde, dont une petite infirme. Ils vivent tous dans une cabane d'une pièce. "

Définissons la conception qu'on a, dans le hameau, de la famille idéale et des rôles des parents.

Pour eux la famille est une institution basée sur le respect des lois divines et humaines, elle vise à établir le climat favorable au support mutuel des époux, à la procréation et à l'éducation des enfants.

Le père doit a) gagner honorablement sa vie et assurer aux membres de sa famille la satisfaction des besoins essentiels; b) collaborer avec son épouse à l'éducation des enfants et c) être stable et fidèle.

L'épouse doit normalement demeurer au foyer et prendre soin des enfants. La population est hostile au travail de la femme à l'extérieur de la maison, sauf s'il n'y a pas d'enfants en bas âge au foyer. Les jeunes filles, si elles n'ont pas un emploi rémunéré, sont idéalement censées demeurer au foyer et aider leur mère.

Il faut reconnaître que les enseignements du christianisme, même si on les perçoit de plus en plus confusément à Loomervale, constituent encore le premier cadre de référence en matière de comportements individuels et

collectifs. Par suite du mode d'acquisition et de transmission de la propriété dans la localité, à cause aussi des liens de parenté entre les familles, la population de Loomervale tient à garder la lignée intacte et le sang "aussi pur que possible". En général, l'on désapprouve l'infidélité conjugale, l'excès de boisson, le "mariage à l'essai" et les relations entre personnes trop jeunes, car ces conduites constituent des menaces à la cohésion des foyers et à la solidarité communautaire.

L'infidélité conjugale est vue d'un très mauvais oeil, car elle risque d'embrouiller le mode de transmission des liens et rend impossible l'éducation des enfants — sans compter les problèmes de bien-être que cette situation crée au niveau de la communauté. De plus, elle risque d'attirer sur la population locale "les regards indiscrets" de gens de l'extérieur, particulièrement ceux de la police, des avocats et des officiers de bien-être.

Au moment où nous y séjournons, le hameau comprend dix-huit foyers. Dans quatre de ces foyers, le père ou la mère seul survit, ou l'un des conjoints est absent par suite de maladie. Dans deux cas, le chef de famille, en plus de s'enivrer régulièrement, entretient des liaisons illicites. Chez les membres de sept des quatorze autres foyers, nous pouvons observer une certaine stabilité émotive, fondée sur l'harmonie entre les conjoints. La mésentente règne, à des degrés divers, dans les sept autres foyers, par suite d'infidélité conjugale, de refus de pourvoir, de violence entre les conjoints ou d'autres circonstances du même ordre. Trois de ces cas nous apparaissent comme désespérés : il y aura sans doute séparation à brève échéance. Citons, à ce propos, le témoignage d'un informateur-clé de l'endroit :

> " La troisième femme de Tim est malade et faiblit de jour en jour. Elle tousse beaucoup. En dépit de tout, elle voit beaucoup d'hommes et son mari court le canton. La vie en ménage est difficile pour eux. Tim et Joseph sont deux frères. Pendant qu'ils travaillaient en Ontario, leurs femmes se sont mises à recevoir des hommes venant de par en haut, en particulier la femme de Tim. Quand Tim est revenu, il a voulu faire un maître. Il a menacé sa femme en lui tirant des coups de fusil. Mais il a dû se la fermer car le maître, c'est elle maintenant. Elle fait ce qui lui plaît et il doit se plier. Joseph a eu la même expérience. Il s'est également essayé au fusil, en vue de menacer sa femme. Cette dernière refusa d'obéir. Joseph a tout simplement pris la porte. "

Un médecin de Portsmouth nous a expliqué comment, malgré tout, les ménages peuvent durer :

" Les jeunes de Loomervale fréquentent leurs pareils, des gens qui vivent comme eux. De temps à autre, on les voit au Marais. Mais les fréquentations se font surtout entre les jeunes de Loomervale et ceux des communautés de l'intérieur. Ils flânent partout. L'initiation sexuelle commence tôt. Quand une jeune fille devient enceinte, le garçon la marie... Il est faux de prétendre que les maris échangent leurs femmes; d'habitude, les époux tiennent à la fidélité du conjoint. Quand il y a infidélité, il y a sûrement une vive querelle de ménage. Cela n'empêche pas le conjoint de commettre d'autres infidélités, mais l'autre époux a par là signifié son hostilité. C'est ainsi que la vie en ménage réussit à continuer. L'infidélité entraîne des querelles, de la violence entre époux. Parfois, une rupture temporaire... Leur idée du mariage est une conception purement sexuelle. "

Quelques remarques s'imposent à propos de ce décalage que nous venons de souligner entre la conception idéale du mariage et le mariage tel qu'il est vécu par les gens du hameau. Il nous faut distinguer ici les vieux ménages (où le chef de famille a plus de quarante ans) des jeunes couples. Les vieux ménages ont maintenu l'idéal traditionnel, tandis que les plus jeunes ne se réfèrent plus à ce système de valeurs et n'en ressentent pas les contraintes. Toutefois, dans les deux groupes, on attache une importance très grande à la "légitimité" des enfants. Les mariages de "droit commun" ne sont nullement tolérés. Ceux qui transgressent cette norme sont la cible d'un véritable ostracisme. On décrit leurs maisons comme étant des "antres de l'enfer". Il reste que, de plus en plus, le mariage est considéré sous l'angle unique de la cohabitation sexuelle. Un informateur nous livrait la constatation suivante :

" "Madame ... sert à la "cantine". Elle agit comme un enfant. Elle est toujours entourée d'un groupe de jeunes garçons et filles, et leur enseigne des choses abominables. Elle est responsable pour le nombre de mariages récents entre des tout jeunes. C'est un vrai démon qui exerce un véritable pouvoir sur leurs esprits. Elle leur enseigne que le mariage n'a d'autre but que les gratifications sexuelles... Avant le mariage, selon elle, tout est permis. Il faudrait sortir cette femme de là et l'enchaîner. "

Depuis que la plupart des familles vivent dans un état de pauvreté, les jeunes ont tendance à ne considérer le mariage que comme un moyen de satisfaire leurs inclinations sexuelles.

" Quand les jeunes se fréquentent, ce n'est pas en vue de fonder un foyer. Ils vont à l'aveuglette. Ils désirent la satisfaction de leurs instincts. S'ils se font "attraper", ils se marient. C'est tout. Une fois mariée, la femme

> cuisine pour son mari. Quand il y a un mariage au hameau, il n'y a même pas de cérémonie, pas de célébrations... Ils se marient en vêtements de travail et ne se lavent même pas. C'est à se demander si le pasteur leur pose une question. Le choix d'un mari ou d'une épouse est une question de hasard : la jeune fille se marie avec le responsable de sa première grossesse..."

Bien qu'elles demeurent attachées à l'idéal traditionnel du mariage et de la vie familiale, les personnes plus âgées elles-mêmes se sont peu à peu éloignées, dans leur comportement, des normes que commande cet idéal. La mésentente règne, nous l'avons vu, dans plusieurs foyers. Fait paradoxal, le manque de ressources a empêché plusieurs couples de se séparer définitivement. Il serait assez dispendieux de se séparer légalement; d'ailleurs, la population locale a en horreur les tribunaux civils. La situation actuelle semble le meilleur compromis. Les contrôles sociaux imposent au mari l'obligation de s'occuper de sa femme et de ses enfants; il ne saurait autrement continuer à demeurer dans la communauté. L'épouse doit, de même, veiller au bien-être des enfants. Ces contraintes ne semblent toutefois pas suffisamment fortes pour empêcher l'infidélité conjugale. Tant et aussi longtemps qu'on évite d'introduire dans la localité des enfants illégitimes et qu'on accorde aux enfants légitimes un minimum de soins, la communauté ferme les yeux.

La population de Loomervale vit repliée sur elle-même et n'a de contact avec la vie sociale de l'extérieur que par le truchement du journal que plusieurs familles reçoivent et que l'on commente abondamment le soir dans les réunions de parents ou d'amis. La communauté, on l'a vu, ne compte aucun téléphone et rares sont ceux qui possèdent un appareil de radio. Les pères de famille les plus âgés se plaignent de l'absence de directives émanant des autorités civiles ou religieuses. Bien que tous les gens adhèrent normalement à une Eglise, personne ne fait partie d'une association religieuse quelconque.

Aucune association civile de l'extérieur ne recrute des membres parmi la population. Personne n'appartient à des sociétés fraternelles ou mutuelles. Même les vétérans ont brisé toute attache avec leurs associations provinciales ou nationales. A l'intérieur même du hameau, il n'existe aucune association civile. Comme le disait un informateur : "Nous réglons nos problèmes parmi nous, en famille."

Lorsque des problèmes religieux, économiques ou sociaux confrontent la population, on a d'habitude recours à Sam Mix. Ce dernier est le

chef incontesté dans les domaines religieux, civil et social. Sam fut pendant de nombreuses années l'un des chefs les plus respectés de la Christ Church et, en sa qualité de "deacon", il a participé à l'administration des affaires de son Eglise. Il a été pasteur-substitut pendant plusieurs années. Au cours de la crise, au témoignage de plusieurs, Sam Mix ne cessa de prodiguer ses encouragements à tous, particulièrement à la jeunesse. Il organisa des clubs de lutte et de boxe et produisit ses jeunes protégés dans de nombreuses régions des Maritimes. "Si je n'avais pas fait cela, dit Sam, nous aurions eu la Révolution." Toute la population lui porte un très grand respect. Dans une large mesure, il a rempli le vide qu'a laissé dans la population locale le désintéressement de la part des différents clergés. Sam Mix connaît à fond la doctrine de son Eglise et la Bible; il n'est pas rare qu'il lise des passages de la Bible à ses voisins qui viennent le visiter.

Le rôle de chef naturel qu'assume Sam Mix pour toute la communauté s'ajoute à sa fonction de véritable patriarche d'un groupe de près de dix familles qui lui sont apparentées. Sam est le plus grand propriétaire de terres et de lots à bois de la localité et son avis est toujours recherché par les membres de son clan, ou par les autres familles, lorsqu'il s'agit d'effectuer quelque opération financière. Il donne l'impression de posséder une expérience considérable des affaires. Il jouit en outre de l'avantage de connaître toutes les personnes influentes du comté.

Les liens de famille sont très forts, particulièrement dans le clan de Sam Mix. Au sein de ce clan, Sam fut à plusieurs reprises appelé à jouer le rôle d'arbitre dans des questions d'ordre domestique. Les fils et belles-filles de Sam n'ont pas tous une bonne réputation quant à leur comportement en affaires ou dans leur ménage. Sam a toujours réussi à prévenir le pire, ce qui veut dire — selon le code accepté dans la communauté — soit l'emprisonnement, soit la rupture définitive du mariage. Son rôle de conciliateur, Sam Mix l'exerce également en dehors de son propre clan. Il a été souvent appelé à jouer le rôle d'avocat de la défense, en vue de protéger certains habitants ayant des démêlés avec la justice. Souvent, il doit faciliter aux personnes miséreuses l'obtention d'allocations sociales.

Sam Mix, malgré tout le respect dont on l'entoure, commence à voir son autorité s'effriter. D'autres chefs de file sont apparus, entraînant la population dans des voies que Sam Mix réprouve. Il est vrai que personne n'oserait s'opposer ouvertement à Sam Mix. Mais il se fait vieux et il représente des idéaux qui ne sont plus des valeurs dominantes au sein de la population. La jeune génération semble dominée par Mme Tangiro, qui, de l'avis de tous, est en désaccord profond avec son époux et enseigne à la jeune génération des principes de comportement tout à fait inacceptables. Elle

possède une petite cantine où se retrouvent chaque soir les jeunes couples et la jeunesse de Loomervale.

Il s'est également formé un clan parmi quelques chefs de famille plus âgés dont la conduite est en opposition avec les principes que prône Sam Mix. Celui-ci condamne la consommation de breuvages alcooliques sous toutes ses formes. Or, le groupe en question se réunit surtout en vue de consommer des boissons enivrantes. On y rencontre surtout les époux séparés et les membres du clan de Pammy Kline, c'est-à-dire,"la racaille" de la localité.

L'hostilité intra-communautaire existe surtout entre les membres de ce clan et ceux du clan rattaché à Sam Mix. Sam lui-même ne semble être l'objet d'aucune hostilité bien définie, mais plusieurs membres de sa parenté sont en guerre quasi-ouverte contre des conjoints que le groupe des "buveurs et des coureurs" réussit à attirer. Par son influence, Sam Mix parvient encore à maintenir l'accord entre les familles et les individus impliqués dans ces querelles de ménage. Nous soupçonnons cependant qu'après la disparition de Sam, ces personnes seront livrées à elles-mêmes et qu'il n'y aura plus de leader capable d'assurer le maintien des quelques éléments de cohésion qu'on trouve encore à l'intérieur de la communauté.

L'hostilité des résidents est principalement dirigée contre les autorités de l'extérieur : conseillers municipaux, inspecteurs d'écoles, officiers de police, membres du clergé et travailleurs sociaux. L'hostilité à l'endroit de la corporation municipale se manifeste avec une intensité particulière depuis que la population locale, qui avait assumé les frais de réparations à l'école locale, s'est rendu compte qu'elle ne serait pas remboursée. Depuis cette mésaventure, l'inspecteur d'école et le gérant municipal sont qualifiés de "bandits" et de "voleurs". On n'est pas moins hostile à l'endroit des instituteurs : on les accuse d'être des "propres à rien" et même de falsifier les registres d'assiduité scolaire de façon à priver certaines familles de leurs allocations familiales.

Ce qui n'arrange nullement les choses, c'est que la population de Loomervale est de tendance conservatrice en politique, alors que les libéraux dominent la scène municipale de Saint-Malo. Les seules personnes qui jouissent de la sympathie des gens du hameau sont celles qui sont identifiées au Département de l'Assistance publique.

CONCLUSIONS

Un rapide coup d'oeil sur Loomervale peut donner l'impression que la communauté constitue une sorte de "bidonville" habité par une population n'ayant jamais réussi à prendre racine nulle part et où sont venus s'échouer les ratés, les désemparés. Mais une telle conclusion serait hâtive et ne tiendrait pas suffisamment compte de la réalité historique du hameau et des facteurs internes qui lui confèrent une certaine cohérence en dépit des forces de désintégration que l'on peut y observer.

Certes, Loomervale est en voie de désintégration. L'impulsion donnée par les pionniers est en voie de disparaître à mesure que les membres de la vieille génération sont remplacés par ceux de la génération montante. Cependant, les sentiments religieux de type "fondamentaliste", le mode de transmission de la propriété ainsi que les liens de parenté agissent comme facteurs de freinage, réduisant sensiblement l'effet des facteurs de désintégration.

Seule une étude de la "totalité humaine", pour reprendre ici une expression de Redfield, peut donner de Loomervale une image qui tende à se rapprocher de la réalité vécue par ses habitants. C'est l'effort que nous avons poursuivi par le truchement de l'approche monographique. Cette perspective nous paraissait devoir être particulièrement fructueuse, puisque nous nous trouvions devant une communauté de dimensions restreintes, homogène et possédant les traits essentiels d'une société de type traditionnel. Il serait difficile de comprendre, sans avoir cherché à en élaborer une image globale, comment cette société peut se maintenir en existence, étant donné que plusieurs des exigences fonctionnelles nécessaires à la survie de toute société ne se retrouvent pas ici avec un degré suffisant d'intensité.

Résumons brièvement les éléments de désintégration qui agissent sur Loomervale et les facteurs de compensation qui viennent, en quelque sorte, en atténuer les effets.

La désintégration sociale de Loomervale résulte, d'une part, de la détérioration graduelle et prononcée des niveaux de vie, de l'absence de sécurité économique, de l'apparition de normes de comportement qui entrent en conflit avec les normes traditionnelles et, d'autre part, de l'isolement social dans lequel se trouve la population locale.

Dès l'origine, rappelons-le, Loomervale constituait une unité sociale bien intégrée (par suite des liens idéologiques qui unissaient les pionniers),

mais dépendante de l'extérieur pour la plupart des services (religieux, scolaire, postal, bancaire, commercial, etc.). Il y avait toutefois un leadership local qui s'exerçait, à différents paliers de la vie religieuse, sociale et économique, sur tous les membres de la communauté; on avait ainsi l'impression de jouir, en propre, d'une certaine autonomie et d'une certaine indépendance. Au point de départ, les chefs de famille étaient propriétaires fonciers et tiraient une partie importante de leurs revenus de la vente des produits de la forêt. Par suite de changements technologiques et de l'absorption des petits exploitants par les "grosses" compagnies, la localité est devenue presque complètement dépendante de l'extérieur, sur le plan économique. Mais, parce qu'il n'existe qu'un faible écart entre leur niveau de vie traditionnel et leurs aspirations, les habitants du hameau acceptent assez facilement encore cette situation de dépendance économique.

D'autres facteurs de compensation peuvent être notés. Soulignons les liens étroits de parenté qui existent entre les diverses familles de Loomervale; or, le rôle de la famille, sur le plan de l'entraide économique, y est demeuré important. Ce sont les liens de parenté qui donnent de la cohésion au groupe dans son opposition aux mécanismes extérieurs de contrôle — ceux du Département de l'Assistance publique, de la police ou du clergé.

La vieille génération, enfin, s'accroche encore désespérément aux schèmes traditionnels de valeurs : son influence contribue à freiner le processus de désintégration.

On est en droit d'être pessimiste quant à l'avenir de Loomervale. Il semble bien, en effet, que la désintégration du milieu va s'accentuer avec l'arrivée d'une nouvelle génération qui doit faire face à des réalités auxquelles les schèmes traditionnels de comportement ne sont plus adaptés. La population locale devient de plus en plus assujettie à des forces externes, sur lesquelles elle n'exerce aucun contrôle. En conséquence, le processus de désintégration se poursuivra vraisemblablement, à moins que n'apparaissent de nouveaux leaders capables de valoriser aux yeux de la population les idéaux qui parviennent de l'extérieur.

Emile GOSSELIN et

M. -Adélard TREMBLAY

Faculté des Sciences sociales,
Université Laval.